

GÉRARD
QUARTIERS DE NOBLESSE
MORDILLAT



COLLECTION CE QUE LA VIE SIGNIFIE POUR MOI



© Les Éditions du Sonneur, 2020
Collection dirigée par Martine Laval
ISBN : 978-2-37385-196-0
ISSN : 2495-2680
Dépôt légal : janvier 2020
Conception graphique : Sandrine Duveillier
Relecture : Monique Thierry

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

GÉRARD
QUARTIERS DE NOBLESSE
MORILLAT

..... collection

CE QUE LA VIE SIGNIFIE POUR MOI

*Pour Clément, Nils, Martin,
Gaspard et Auguste...*

*« Refuser de parvenir, ce n'est ni refuser d'agir
ni refuser de vivre ; c'est refuser de vivre
et d'agir pour soi et aux fins de soi. »*

ALBERT THIERRY (1881-1915)

« JE SUIS NÉ DANS LA CLASSE OUVRIÈRE » écrit Jack London au début de *Ce que la vie signifie pour moi*, un texte dans lequel il analyse comment, parti du plus bas de la société, il a réussi par ambition, par enthousiasme, par idéal, à se hisser sinon au sommet, en tout cas à fréquenter du beau linge, à connaître le grand monde...

Je suis, moi aussi, né dans la classe ouvrière, mais s'il y a bien une idée qui ne m'a jamais traversé l'esprit, c'est d'échapper à ma classe, de m'élever dans une prétendue classe supérieure, dans les hautes sphères de la société où régneraient beauté, intelligence, noblesse. Et ce pour une simple raison. À mes yeux, la seule classe supérieure, c'est précisément la classe ouvrière ! Aucune autre ne peut rivaliser avec elle ! Une classe appelée, selon Marx, à « *transformer le monde* ». Une élection politique, presque une élection divine. Qu'y aurait-il de plus grand qu'une telle ambition ? Quel destin serait plus enviable ?

fondent. C'est tout un. Si, administrativement, il y a bien vingt arrondissements dans la capitale, dans le cœur de celui qui y vit, il n'y en a qu'un : le sien ! Pour s'en convaincre, il suffit d'interroger un véritable autochtone. Tentez l'expérience. Demandez au premier que vous croiserez : vous êtes d'où ? Jamais le quidam ne vous répondra : de Paris. Il vous dira : « Je suis du 20^e », « de la Butte », « de Javel » ou « des Batignolles »...

Qu'il soit de Belleville ou des Gobelins, de la République ou de la Madeleine, de Stalingrad ou de l'Opéra, du 16^e ou de Saint-Germain-des-Prés, pour le Parisien, les quartiers de Paris sont ses quartiers de noblesse. Et la noblesse faubourienne ne le cède en rien à celle des beaux quartiers. Chacun sur son territoire se considère comme un aristocrate – au sens grec –, c'est-à-dire comme le meilleur Parisien qui soit, le plus authentique ; celui dont l'enracinement remonte au moins jusqu'à... et même beaucoup plus loin. Ce qui encourage les Parisiens à se retrouver régulièrement de chaque côté de la barricade pour trancher la question. Comme l'écrit Rimbaud dans *Paris se repeuple* :

*« Voilà les quais! voilà les boulevards! voilà,
Sur les maisons, l'azur léger qui s'irradie,
Et qu'un soir la rougeur des bombes étoila. »*

Paris n'est pas une ville. Paris ne compte pas vingt arrondissements (même si ce vingt sur vingt est note d'excellence). Paris compte mille arrondissements, cent mille villes et des millions d'habitants. C'est un monde dont la ceinture rouge est trop étroite pour le clôturer aux limites du cadastre. Et ne parlons pas du pathétique périphérique que tout Parisien bien né se refuse à franchir. Paris, c'est un espace infini qui se marche tête en l'air, cœur sur la main, poings dans les poches. Si l'on veut comprendre Paris, tâter ses muscles et ses nerfs, il faut l'arpenter pas à pas, de rue en rue, de boulevard en avenue, des Champs-Élysées à la Grande Truanderie. S'égarer même dans un arrondissement où l'on ne met jamais les pieds. Le piéton de Paris ne peut pas s'y perdre, où qu'il soit, il est chez lui. Pour le boire et le manger, le sirop de la rue vaut toutes les mannes bibliques.

Grâce à Francis Carco, Paris respire un air de fête :

*« Sur les quais, le long de la Seine,
À Montmartre, près des moulins,*

élevée en ex-voto pour expier les « crimes » de la Commune), à gauche, le rocher du zoo de Vincennes (mon père avait travaillé dans sa charpente en fer) et, en nous penchant chez la voisine, la Tour Eiffel. Je m'y penchais souvent, ayant un penchant pour elle.

Paris n'est qu'amour pour moi.

J'avais dix-sept ans et chacun sait qu'on n'est pas sérieux à cet âge. Partant du constat qu'il n'est de grande littérature que littérature d'exil (Conrad, Joyce, Nabokov, Beckett, etc.), je pris mon destin en mains. J'abandonnai mes Pyrénées pour un placard rue Eugénie-Gérard à Vincennes. Ô saisons, ô château, je passai d'un sixième sans ascenseur à un septième par l'escalier de service. Je ne fus pas trop dépaysé : la vue était imprenable et les WC sur le palier. Il suffisait, dans ce meublé, d'écartier les bras en croix pour toucher les murs. Et quand Eugénie manqua à Gérard, j'y fus plus d'une fois crucifié...

Lacenaire ne voulait pas être exécuté par un bourreau de province, je ne voulais pas l'être par un amour de banlieue. J'entrepris de m'élargir, sans même donner mon congé.

Je revins à Paris ventre à terre.

Fidèle à la réclame vue à l'étal d'un boucher « Je livre en ville », j'avoue, j'ai beaucoup livré. Je courais rue de Cadix où la belle m'attendait, tendrement allongée, nue, offerte, masquée. Je grimpais rue Charles-Baudelaire qui a pour singularité d'abriter le collègue Paul-Verlaine – c'est une rue d'anthologie. J'inaugurais mes nouveaux quartiers passage Courtois pour le simple plaisir d'orthographe: *pas sage? Courtois...* à celles que, par courrier, j'invitais à passer chez moi.

J'ai toujours su où m'adresser.

Arthur Adamov écrivait: « *Lorsque je vois deux femmes ensemble, je regarde toujours la plus laide.* » Quand je vois deux femmes ensemble, je regarde l'une et l'autre. Qu'elle soit jeune, qu'elle ne le soit plus, qu'un sein soit trop petit ou trop gros, une jambe trop forte ou trop maigre, un ventre rebondi ou plat, une mèche trop courte, une tignasse ébouriffée, teint de rose ou couleur d'ébène, la laideur n'existe pas pour moi. Quand je vois deux femmes ensemble, celle que je regarde a toujours beau visage. La beauté qui me transporte n'est pas celle des magazines. Elle est celle du courage, de l'abnégation, de l'endurance des femmes qui, au quotidien, se

battent pour changer la vie, quitte à renoncer au confort bourgeois, à la vie de famille, au salaire qui leur est dû : les aides-soignantes, les femmes de service, les infirmières, les institutrices ; celles qui travaillent dans les EHPAD, les dispensaires, les asiles d'aliénés ; les invisibles qui portent secours aux plus démunis, aux déclassés, aux égarés, aux migrants ou tout simplement celles qui ont charge de famille et qui supportent le sort qui leur est fait sans en appeler au ciel. Ce courage de tous les jours qui, à mes yeux, illumine les femmes, qu'elles aillent à Versailles sous la pluie chercher le roi en octobre 1789, qu'elles montent sur les barricades pendant la Commune, qu'elles occupent les usines en 1936, qu'elles se fassent soldates pendant la guerre d'Espagne, résistantes en 1939-1945. Comme en 1968, aujourd'hui la beauté est dans la rue.

Au 100 rue de Charonne que je déclinais en *sang rue de Charonne* en souvenir de la manifestation du 8 février 1962 contre l'OAS et la guerre d'Algérie, je m'installai au-dessus d'un facteur de clavecins, Reinhard von Nagel, qui se plaisait à compter les noires, les blanches avec lesquelles j'aimais jouer de l'instrument bien tem-

péré. Mais il n'y a pas que la musique dans la vie. Il faut parfois songer à travailler. C'est rue de Lorraine, où j'exerçais mes talents professionnels au journal *Libération*, que je rencontrai celle qui me fit prendre le deuil de mon célibat. Bientôt, nous ne fûmes plus cent rue de Charonne mais deux, trois, puis quatre. Heureux de vivre comme Alice, au pays des merveilles, jusqu'au jour où – adieu Scarlatti, Couperin, Bach – un marteau-piqueur piqua notre logement pour le compte d'un promoteur. Qui dira la maladresse de ces gens-là ?

La vie et les amours m'ont depuis fait plusieurs fois changer d'adresse tout en restant dans le même quartier. Disons que, désormais, je goûte de l'ambrosie d'un côté ou de l'autre de la rue que j'habite. Si je savais chanter, je prendrais comme prénom Voltaire – ça vous place – et Léon Blum comme pseudonyme. Et dans toutes les rues qui sont les miennes, j'irais, répétant à tue-tête :

Voltaire Léon Blum

C'est le roi du macadam,

Voltaire Léon Blum

C'est le chéri de ces dames...